

LACHE !

PAR MME LA BARONNE S. DE BOUARD

(Suite et fin)

—Je le dois... Mais crois bien que je déchire mon cœur en même temps que le tien... O mon mari, toi que j'ai choisi et aimé entre tous, parce que tu partageais ma foi religieuse en même temps que mes sentiments, parce que nos cœurs et nos âmes étaient pareils et leur fusion complète, écoute-moi. Ne nous séparons pas... ce serait peut-être pour jamais... Michel, ne préfère pas un monde indifférent à tes enfants, à ta femme, au ciel et à Dieu !... Je t'en supplie, tiens, me voici à genoux... à tes pieds... Michel, au nom de notre constante tendresse, au nom des chères petites têtes de nos enfants, au nom du Maître et du juge de tous, je t'en conjure, immole un faux point d'honneur au salut de ton âme... Ne te bats pas, Michel !...

Eperdue, Suzanne se traînait sur ses genoux, les mains levées vers son mari ; ses joues pâles se marbraient de l'ardent sillon des larmes, et son regard exprimait la plus éloquente supplication...

Michel Raincy avait beau détourner les yeux, abaisser le front sur sa main crispée, il ne pouvait fuir ce regard vers lequel le sien était attiré comme par un invincible aimant.

Il avait beau se raidir contre lui-même : son cœur et sa raison parlaient tout à la fois très haut et redisaient les paroles qu'avaient prononcées Suzanne. Oui, elle disait vrai, l'aimante et vaillante femme, Michel avait à choisir entre la condamnation du monde et celle de Dieu ; entre le mépris des hommes et celui de sa conscience, entre un déshonneur fictif et un déshonneur réel, une véritable déchéance... Serait-il moins fort que Suzanne, qui d'un front affermi voyait venir l'orage et se résignait à toutes les injustices sans vouloir dévier de la ligne du devoir...

Michel releva lentement son front courbé : il était extrêmement pâle.

Un tableau splendide, œuvre d'artiste et de chrétien, occupait la place d'honneur dans le cabinet de travail de Raincy : il représentait, au sommet désolé du Calvaire, le Christ agonisant sur son gibet... Michel le contempla longuement.

Suzanne, toujours à genoux, lui prit la main, la serra sur sa poitrine.

—Il nous a appris le premier à monter le sentier, fit-elle de sa voix douce et persuasive. Oh ! regarde-le bien... Vois s'il a souffert, s'il a été humilié, méprisé... C'est notre Dieu, notre ami, notre modèle ; de là il nous commande, il nous aide, il nous attire à lui, Michel, n'hésitons pas à le suivre...

—Ma femme, toi, tu ne me mépriseras pas, si...

—Si tu as le courage de faire ton devoir, si dur qu'il soit ? si tu renonces aux faveurs du monde pour suivre librement la voix de ta conscience ? Mais je t'admirerai plus que jamais...

—Songe que le déshonneur rejaillira sur nos enfants...

—Ils s'élèveront au-dessus de la honte imméritée...

—Suzanne, si un jour ils m'en voulaient de la leur avoir imposée...

—Ah ! Michel, ne le crois pas... Dieu surpasse en générosité ceux qui sacrifient tout à sa loi... Tes enfants t'aimeront, te vénéreront comme un martyr. Moi, leur mère, leur guide et leur conseil, je m'en porte garante... Le jour où tu soumettrais tes actes à leur jugement, ils te répondraient tous : "Tu as bien fait, mon père, et nous sommes fiers de toi..."

Michel Raincy releva sa femme, et, l'attirant sur son cœur :

—Tu m'as vaincu, dit-il... Je ne me battrai pas...

La résolution seule lui coûtait à prendre, seul le combat contre sa conscience le brisait ; une fois sa décision arrêtée, Michel se sentit plus calme. Suzanne ne le quitta point et près d'elle son courage se retrempait à une source vive.

Ah ! qu'il en eut besoin !... Tout ce qu'il avait prévu de douloureux et d'humiliant se réalisa. Le Calvaire semblait se faire plus aride et plus rocailleux à mesure qu'il le gravissait.

Dans toute la ville ce fut un étonnement sans bornes qui se nuança aussitôt du plus écrasant mépris... Quoi Raincy ! Michel Raincy, le brillant forestier, le journaliste ardent et convaincu, celui qui défendait en apparence si bravement les principes d'honneur et de loyauté, Raincy n'était qu'un lâche se dérochant au moment du péril et dévorant honteusement une insulte au lieu de la laver dans le sang !...

Michel ne pouvait se renfermer chez lui : aux premiers pas qu'il fit il rencontra la froideur, les dédains, l'hostilité... Ceux de ses amis qui ne lui tournaient pas le dos ouvertement le fuyaient avec une affectation systématique.

Quand les devoirs de sa situation l'appelèrent dans les bureaux de ses supérieurs hiérarchiques, de ses collègues, qui autrefois lui témoignaient la plus franche affections, on se borna à la stricte politesse administrative.

Suzanne, muet et attentif témoin des souffrances de Michel, souffrances dont l'écho fidèle retentissait en son cœur, lui conseilla de donner sa démission.

—Reprends ton indépendance, ta liberté, nous irons vivre en cénobites à la campagne, où nous rêvions d'être ainsi l'un à l'autre sans fâcheux, sans importuns entre nous. La solitude nous sera douce et la chère nichée la peuplera suffisamment.

—Et les ressources, Suzanne, et la vie quotidienne, et les frais d'éducation et d'entretien de ces pauvres enfants, comment y pourrions-nous ? Nos économies sont si minimes...

—Nous travaillerons...

—Toi, Suzanne ?...

—Pourquoi pas ? Je peindrai des écrans, des éventails, maman les fera vendre discrètement à Paris, elle est liée avec les dames patronnesses de toutes les œuvres.

—Profaner ton pinceau, ton cher talent, que je voulais garder pour moi seul...

—Ne sois pas égoïste, fit-elle en souriant : partager avec les petits, travailler pour eux, n'est-ce pas encore là un noble but ?

—Et moi, que ferai-je ?...

—Toi, tu écriras. Une plume comme la tienne ne doit pas se rouiller... Au lieu d'un article de "Variétés," bâclé à tes loisirs, tu en soigneras cinq ou six, tu composeras des romans, des feuilletons, et autres choses...

—O chère et courageuse femme !

Mais quand il frappa à la rédaction du journal où on le connaissait bien, dont le directeur lui avait dit maintes fois : "Pourquoi vous refusez-vous à être mon collaborateur assidu ? Je vous logerais toujours en première page, vous méritez bien cet honneur..." à peine voulut-on le recevoir. Le directeur, se dérobant, fit dire qu'il était sorti ; le secrétaire de la rédaction prit du bout des doigts, sans toucher la main de Michel, le manuscrit roulé, y jeta un coup d'œil négligent et le posa sur le cuir vert de son bureau.

—Mon Dieu ! monsieur, fit-il avec une sorte d'hésitation comme s'il eût pesé ou cherché ses mots, je ne sais si nous pourrions insérer votre article : nous sommes inondés de ces "Variétés." C'est un genre que tout le monde veut adopter maintenant, et nous en refusons, dans le tas, qui ont une réelle valeur... nous en refusons même de nos confrères, même d'écrivains fort autorisés... En somme, vous ne faites de la littérature, du journalisme, que de loin en loin...

—Je m'y mettrais volontiers d'une façon plus assidue, dit Raincy, et votre directeur me disait l'autre jour que si je voulais prendre place...

—Oh ! nous sommes au grand complet... D'ailleurs, cher monsieur, il vous serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'aborder le journalisme : nous sommes en butte à des attaques parfois très vives ; on ne ménage pas toujours les personnalités, et souvent les corps de plume appellent à leur suite les coups d'épée. Dès lors...

—C'est bien, monsieur, répondit Michel très pâle ; je comprends pourquoi le directeur n'a pas voulu se charger de me recevoir.

Il salua froidement et sortit.

Les tempes battaient, le sang bruissait autour de son cerveau, et son cœur lui semblait gonflé au point de vouloir éclater.

Que ferait-il donc si on lui fermait obstinément toutes les voies ? Lui faudrait-il, les bras croisés, voir sa femme se tuer au travail et le fantôme de la faim menacer ses enfants ?

N'était-ce pas une puissance démoniaque qui habitait ce monde et liguait ainsi la majeure partie des hommes contre ceux qui tentaient d'accomplir leur devoir sans compromission et sans défaillance ?

La seule sympathie qu'il eût trouvée sur sa route, la seule approbation qui l'eût encouragé, c'étaient celles de son curé et du supérieur des Oblats. Ce dernier, sachant les cruelles épreuves qui accablaient Raincy, n'avait plus voulu entendre parler du règlement des trimes-tres d'étude, assurant que le collège était trop heureux de conserver ses deux plus brillants élèves. Le curé de Saint-Epvre, après avoir soutenu Michel de ses encouragements les plus affectueux, s'était employé à lui venir en aide d'une manière effective et sans froisser une fierté que le malheur rendait plus ombrageuse encore.

Il procura à Raincy une situation modeste, mais honorable, rappelant au forestier sa première carrière : la gérance d'une immense propriété dans les forêts des Vosges... Les appointements étaient peu élevés ; mais Michel était libre et solitaire, mais l'air des montagnes fortifiait les quatre petits ; et Suzanne, une fois le chalet rangé, le ménage en ordre, trouvait le temps de peindre ses écrans et ses éventails ; la flore des Vosges, riche et sauvage, lui fournissait des